



Photo: Christiane Olivier

«La sculpture, c'est mon accouchement à moi»

## «La vie est belle»

### Esch-sur-Alzette décerne son Mérite culturel à Bettina Scholl-Sabbatini le 13 décembre

Avec Bettina Scholl-Sabbatini, artiste née à Esch-sur-Alzette, l'Italie n'est jamais loin, ni l'Afrique. Et sa sculpture est un réservoir de mythes et de bons esprits, entre Mélusine, vaudou et conque.

Incrediblement tête en l'air – «*mon défaut, c'est le désordre et j'en souffre*» –, indécrottement arrimée au présent – «*je ne vis pas de souvenirs et je ne veux pas penser à mon futur à cause de la peur de l'invalidité, les maisons de retraite en sont pleines*» –, Bettina, c'est d'abord une disponibilité à toute épreuve, une bienveillance contagieuse, une joie de vivre apparemment inoxydable. Rien ne la fâche vraiment – «*je suis très calme mais je peux sortir de mes gonds au point de donner une gifle, pour aussitôt redescendre comme un soufflé*» – et ce qui la rend heureuse, «*ce n'est pas une villa sur la Côte d'Azur, non, juste faire de belles rencontres, en tout cas, je n'ai pas besoin de parler à un animal*».

Pas de chien ni de chat, donc, dans le quotidien de Bettina, une citadine refoulée qui se sent bien à Holtz, «*non pas que je sois campagnarde mais c'est là que j'ai mon atelier-maison*».

Si elle en bouge, c'est pour visiter des musées, «*je ne vais jamais en vacances pour me reposer, tous mes voyages ont toujours un but culturel et amical*» ou pour une cause humanitaire. Son point d'ancrage, c'est le Rwanda – «*après le génocide, je me suis arrêtée dans ce pays où je retourne régulièrement*» –, où elle mène des projets au nom du Soroptimist (organisation mondiale de clubs services regroupant des femmes travaillant à différents programmes liés à l'éducation, l'environnement et à la santé) qu'elle a rallié dès 1972. «*J'en ai été la vice-présidente européenne en 1989 et c'est ce qui a fait que j'ai été envoyée en Afrique de l'Ouest. Aujourd'hui, je suis présidente du Fonds Soroptimist Luxembourg, une asbl ac-*

*créditée auprès du ministère des Affaires étrangères, et, en cette qualité, deux projets ont encore été inaugurés en novembre 2016, une grande cantine scolaire à Kibungo et un atelier de formation au métier de bijoutier d'art à Kigali, à l'exemple de ce qui existe déjà au Sénégal, encore faut-il aussi apprendre à commercialiser.*»

«*Faire des projets là-bas avec des femmes, les laisser gérer, ça me comble.*» Du reste, le monumental Trône de bon augure installé depuis 2006 au milieu de la rue de l'Alzette est, non pas une commande de la Ville, mais un projet financé par le Soroptimist!

On en oublierait que le Mérite eschois récompense d'abord une artiste. Une sculptrice. «*Je suis contente de cette distinction, six jours avant mon anniversaire, le 19 décembre, mais je me demande pourquoi. Pourquoi moi? Mais, bien sûr que la sculpture me comble, parce qu'elle vient de mon intérieur, c'est mon accouchement à moi.*»

#### Marmite artisanale

Une fierté pour ses parents d'origine italienne. «*Ma mère était originaire des Dolomites, mon père de Pérouse mais il est né à Esch-sur-Alzette, mon grand-père était l'un des premiers Italiens arrivés au Luxembourg en 1897.*»

Et Bettina de continuer à cuisiner en italien: «*Je cuisine comme je sculpte, pas besoin de recette, j'improvise.*» A rêver aussi: «*mon paysage préféré ce sont les Dolomites dès lors que je les traverse en voiture.*» Et de garder à son chevet une phrase qu'elle tient de sa mère, dans la langue: «*La provvidenza non manca mai*» (la providence ne te lâche jamais), «*le lendemain, ça va quand même mieux.*»

A la fois par tradition familiale et par éducation, «*j'aime croire. Aux dogmes les plus ridicules; la Bible, c'est des histoires et c'est beau.*» Et ça explique l'esprit qui percole dans toute sa création artistique.

En tout cas, Bettina est tombée petite dans la marmite artisanale. «*Mon père était sculpteur de pierre et de bois. Ce n'était pas facile de vivre du métier, il s'y est cassé le dos. Mais j'ai très tôt travaillé dans son atelier. Maman aidait à faire des moules, papa était content quand je modelais à côté de lui.*»

Pourtant, «*adolescente, fascinée par les Assyriens, par la sculpture égyptienne, par l'An-*

*tiqité d'avant les Romains, je voulais devenir archéologue. En 1979, la date est mémorable, je suis allée chez un pharmacien acheter une souris pour la momifier. Et je l'ai fait... en suivant dans un livre le dosage d'épices et de soude caustique.*»

«*Avec le recul, je me dis que jamais je n'aurais pu être une historienne, je perds trop, je perds tout, et ça m'agace. Je ne parviens pas non plus à dénombrer toutes mes expositions, non seulement j'ai cette faculté de ne jamais regarder en arrière mais je peux perdre une pièce une fois terminée sans que cela m'atteigne. Je n'ai pas d'archives, je n'ai pas la patience de la conservation de moi-même...*»

Dans la tentative du rétroviseur, il y a l'école primaire – «*je suis une fille du Brill*» –, puis le Lycée de jeunes filles à Esch. «*Mais j'étais sans cesse dans les nuages, j'avais un esprit d'aventurière.*» C'est alors le départ pour l'Italie, pour y étudier la céramique. Une décision d'abord motivée par la nécessité d'aider le père, vite devenue une virée en auto-stop entre la Hollande et Florence. «*J'aimais ma liberté, liée non pas à la plage mais à la découverte culturelle.*»

Au retour de ses trois années passées à Florence, ballottée entre technique et création, Bettina rentre au pays. Sa première expo, «*que des sculptures en terre cuite*», a lieu dans la galerie municipale d'Esch – elle n'existe plus – «*ouverte par Jos Wampach et où tous les artistes de l'Ecole de France étaient exposés.*»

«*J'ai d'abord travaillé comme Brancusi, dans l'abstrait ou le semi-abstrait, puis, j'ai fait des nus inspirés de Picasso, encore en terre cuite, ça m'a valu de décrocher le premier Prix de sculpture à la Biennale d'Esch en 1976.*» Enfin, autre date mémorable, 1982, Bettina découvre la cire. Ce procédé de moulage qu'est la cire perdue la conduit à la fonderie. À la production en bronze. «*Au contraire d'un Wercollier qui a travaillé l'argile ou le plâtre pour en tirer un modèle, moi, impulsive, je fais tout de suite une forme en cire.*»

#### Du collyre aux hiboux

La suite de l'histoire est celle qui s'écrit maintenant. En bronzes de tous les formats. Avec comme thèmes récurrents, la chaise – parfois longue de cinq mètres, souvent coiffée d'une tête tribale, sinon de quasi-divinité, ce qui donne à l'objet fonctionnel une dimension spirituelle – et le totem, «*un changement de style induit par mes voyages en Afrique, où je me suis intéressée à la culture vaudou.*»

De fil en aiguille, elle loge dans des coquilles des petits génies – la première expo du genre, aussi accueillie par la galerie Simon-

cini à Luxembourg, a eu lieu en 2010, au Campo Santo Stefano, dans le cadre de la participation du Rwanda à la 12<sup>e</sup> Biennale d'architecture de Venise (Bettina était invitée par l'Université de Venise) –, elle rend ainsi visible des créatures magiques. Sauf qu'il ne s'agit pas de contes merveilleux. Mais d'une farouche foi dans la résilience, «*La vie est belle.*»

Il en va de même avec ses *Arbres de vie*, réalisés à base de déchets (bouteilles, bouts de tissus...) fondus, ensuite coulés dans le bronze: «*Les personnages qui y sont assis n'en sont pas moins heureux, car là où il y a beaucoup de misère, paradoxalement, il y a aussi beaucoup d'amour.*»

A travers son art, Bettina ne rate pas non plus une occasion de plaider la cause féminine, voire féministe. Ce fut le cas en 2015, dans le cadre de la Présidence luxembourgeoise du Conseil de l'UE, quand Bettina déposa sur le toit de l'Academia Belgica à Rome une Mélusine géante, ailée et aussi dorée que la Gëlle Fra, réactivant certes un mythe fondateur mais instaurant surtout «*un dialogue d'autant plus surprenant qu'inévitable.*»

Pour l'heure, Bettina vient de parachever *La femme porteuse de la paix*, en un petit modèle de 45 cm – la sculpture sera remise en juillet 2017 au Congrès des Soroptimistes à Florence à une femme méritante – dont elle rêve désormais de réaliser une reproduction monumentale.

En attendant, Bettina, qui n'a pas la télé, lit de la poésie... et la presse sur tablette. L'affaire mudamesque l'électrise. «*Ça va attirer du public; le Mudam, on en parle, il a comme une auréole, ça va réveiller les léthargiques qui vont désormais y aller.*»

«*Il ne me viendrait pas à l'idée de présenter mes œuvres au Mudam, en même temps, ce milieu me passionne, je suis curieuse de tout ce qui se passe maintenant sur la scène artistique, tu peux tout faire, une banane, un astronaute, une "Cloaca": j'aime cette liberté nourrie de concepts. Avant, il y avait des tiroirs, tu y restais coincée. Si j'étais plus jeune, je pense que j'irais vers la vidéo...*»

Chaleureuse mais en rien romantique, Bettina avoue qu'en cas de catastrophe soudaine, elle n'emporterait que son téléphone portable et... son collyre pour les yeux. Devenu à ce point vital, qu'il compose carrément ses plus récentes sculptures, des hiboux – le symbole de la sagesse chez les Grecs, celui du diable chez les catholiques – façonnés à coups de compte-gouttes et de pilules, toute une *Pharmacie nocturne* qui sera exposée à Rome en janvier 2017.

MARIE-ANNE LORGE